

Recherches sociographiques



René DIONNE, *Antoine Gérin-Lajoie, homme de lettres*

Maurice Lemire

Volume 21, numéro 3, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055910ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055910ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemire, M. (1980). Compte rendu de [René DIONNE, *Antoine Gérin-Lajoie, homme de lettres*]. *Recherches sociographiques*, 21(3), 391–393.
<https://doi.org/10.7202/055910ar>

Afrique du Sud ou en Australie, tant le comportement du colonisateur anglais semble identique à travers les époques et sous toutes les latitudes. Le style des parties de chasse et de pêche montre qu'on est à définir la notion de « sport » dans une société. Bientôt viendront d'Angleterre le turf, la boxe, le tennis et le golf.

Nous sommes ici en présence d'un livre qui peut aussi intéresser l'historien de l'homme « quotidien ». Nous ne connaissons pas de plus belle description de la rupture du pont de glace et de la débâcle devant Québec, « pour l'Européen, un spectacle bouleversant et inoubliable ». L'insistance de Tolfrey à décrire le rythme de la vie à Québec selon les saisons permet de particulariser le pays. En mai, par exemple, « le premier vaisseau arrivé de la mère patrie signifie une journée de réjouissances pour les marchands ». Six mois plus tard, il écrit : « Les marchands sont très actifs à la fin de l'année ; toute la basse-ville s'agite. Les jetées et les quais grouillent de voitures de bois, de portefaix, de marins et d'ouvriers de tous genres. Les merrains, les billes, les madriers et les planches vous entourent de toute part et vous tombent dans les jambes [...] Pendant qu'on charge les derniers vaisseaux de la saison, avant la venue des glaces, les militaires ne voient guère leurs amis marchands de la basse-ville. Mais dès le départ du dernier navire, toutes les affaires cessent, les comptoirs et les magasins ferment leurs portes et les marchands nous ouvrent leurs demeures et leurs celliers. » Dans la vallée du Saint-Laurent, à la ville comme à la campagne, l'hiver était la saison des « veillées ».

Paul-Louis Martin, ethnographe, historien de la nouvelle histoire, chasseur et grand gourmet devant l'Éternel, a déniché cet ouvrage anglais en préparant une volumineuse histoire de la chasse, à paraître sous peu. Il ne pouvait donc résister à l'envie de le traduire et d'en faire part au plus grand nombre. Il avait raison ; le document sera utile à plusieurs.

Jean PROVENCHER

René DIONNE, *Antoine Gérin-Lajoie, homme de lettres*, Sherbrooke, Naaman, 1978, 434p.

Il faut savoir gré à René Dionne d'avoir consacré une étude aussi importante à un écrivain québécois du XIX^e siècle. Peut-être Antoine Gérin-Lajoie ne méritait-il pas autant d'égards, mais c'est surtout la condition de l'homme de lettres au siècle dernier que l'auteur a voulu mettre en évidence. Il s'agit d'abord et avant tout d'une biographie au sens le plus traditionnel du mot. Dionne suit pas à pas Gérin-Lajoie de sa naissance à sa mort en respectant scrupuleusement l'ordre chronologique. L'ensemble impressionne par le volume de connaissances mises en œuvre pour tracer le portrait d'un de nos hommes de lettres et par l'analyse raffinée des documents qui laisse échapper bien peu de détails sur une carrière assez obscure. Aussi peut-on considérer ce livre comme une mine de renseignements sur plus d'une question.

René Dionne, au début de son étude, ne se réclame pas d'une méthode particulière. Il veut seulement « tenir compte sans cesse du contexte historique qui fut le sien [celui de Antoine Gérin-Lajoie] ». Cette indication ne suffit toutefois pas à déterminer le point de vue de l'historien. Les premiers chapitres, intitulés respectivement « La naissance de l'homme de lettres » et « La formation de l'homme de lettres », étalent devant le lecteur le peu de documents autobiographiques que possède l'auteur pour traiter de la jeunesse de l'écrivain. Dionne puise donc, faute de mieux, dans les monographies de paroisse et, quand il ne trouve pas son butin dans l'une, il passe à l'autre. D'inférence en inférence il finit par conclure qu'il devait en être ainsi dans le cas du jeune Gérin-Lajoie. Ce que *l'Histoire du Séminaire de Nicolet* ne dit pas, il le demande à *l'Histoire du Séminaire de la Pocatière* ou à celle du Séminaire Saint-Hyacinthe. On a donc nettement l'impression que ce n'est pas le cas Gérin-Lajoie qui va éclairer la condition d'homme de lettres, mais l'histoire générale qui va éclairer le cas de Gérin-Lajoie.

À partir du chapitre III toutefois, l'optique change à mesure que la documentation sur Gérin-Lajoie devient plus abondante. Cette hésitation dans la démarche méthodologique ne va pas sans quelque étonnement chez le lecteur...

L'auteur se laisse guider, le plus souvent, par sa documentation. Il s'arrête parfois sur des détails plutôt anodins, mais omet certains commentaires qui seraient plus importants pour l'intelligence du sujet. Faut-il voir dans cette fidélité aux documents la volonté ferme de ne pas se laisser aller à un quelconque discours idéologique? C'est ainsi que dans le chapitre intitulé « Formation de l'homme de lettres », Dionne met surtout en relief les succès scolaires du jeune Gérin-Lajoie et conclut au talent exceptionnel de l'élève. Mais est-ce bien là ce que le lecteur aurait aimé savoir? En abordant ce chapitre on croit pouvoir apprendre comment était formé alors un homme de lettres. On aimerait connaître quel était le programme des études littéraires, les auteurs majeurs, les manuels et les volumes de lecture mis à la disposition des élèves. On aimerait également connaître la qualité des maîtres. Pour répondre à toutes ces questions, il aurait fallu avoir le dessein de donner une idée du bagage intellectuel dont disposait un finissant de collège classique et surtout le modèle axiologique qui servait aux pédagogues de ce temps. Mais il semble bien que Dionne ait, de propos délibéré, éliminé toute dimension idéologique de son étude.

On en voit la preuve particulière dans le chapitre suivant intitulé « Rêves et désillusions de l'homme de lettres ». Antoine Gérin-Lajoie participe activement à la fondation de l'Institut canadien de Montréal. Jusqu'au retour de L.-J. Papineau, il ne semble pas avoir rencontré d'opposition, mais avec la rentrée de ce dernier, deux partis se forment et se livrent un véritable combat. Quelles étaient les thèses en présence et jusqu'à quel point Gérin-Lajoie épousait-il l'une d'elles? Voilà une question qui reste sans réponse. On sait tout au plus que, au début, Gérin-Lajoie était en faveur de Papineau et que, plus tard, il se range du côté de LaFontaine, mais pourquoi?

Pour décrire les hésitations et les tergiversations de l'homme de lettres, Dionne a surtout recours à la biographie rédigée par l'abbé Henri-Raymond CASGRAIN (*Antoine Gérin-Lajoie d'après ses mémoires*) et au témoignage de son fils, Léon GÉRIN (*Antoine Gérin-Lajoie, la résurrection d'un patriote canadien*). Jamais il ne s'appuie sur le roman, auquel il semble dénier tout caractère autobiographique. Pourtant, le personnage de Charmentil, par le nombre de parallélismes qu'il offre avec la situation personnelle du romancier à cette époque, pourrait ajouter toute une dimension psychologique aux déboires évoqués dans le chapitre « Rêves et désillusions ».

Dans le chapitre IV, intitulé « Le devoir de l'homme de lettres », René Dionne décrit avec une minutie exemplaire les moindres détails de la vie du fonctionnaire Gérin-Lajoie, en particulier tous les soucis que lui causent les divers déménagements de la bibliothèque du Parlement du Canada-Uni. Il attache une grande importance au catalogue que prépare le bibliothécaire adjoint et aux commandes de livres qu'il passe en Europe pour enrichir la collection. Que Gérin-Lajoie ait accordé une certaine préférence aux romantiques français n'a pas lieu de nous surprendre, mais qu'il ait admis dans la bibliothèque tous les grands écrivains français du XVIII^e siècle, au moment où les premières condamnations commençaient à fondre sur l'Institut canadien de Montréal, aurait normalement appelé un commentaire. Que le bibliothécaire adjoint, qui dispose, enfin, d'un éventail presque complet de la littérature française, ne semble pas modifier ses préférences premières, ni changer sa façon de penser, ne mérite pas d'être noté. Sa formation première était ultramontaine, ultramontaine elle restera, ce qui paraîtra à l'occasion de la fondation de la revue *Les soirées canadiennes*. Au contraire de Joseph-Charles Taché, Gérin-Lajoie voudrait réduire la littérature « légère » à la portion congrue au profit de l'économie politique ou d'autres disciplines plus sérieuses. Aussi ne se résoud-il à écrire un roman que faute de mieux. Dans la bibliothèque idéale de Jean Rivard, les œuvres d'imagination sont presque éliminées. Comment expliquer une telle attitude chez un grand liseur? Gérin-Lajoie est-il un cas d'espèce?

Est-ce par mimétisme que René Dionne accorde si peu d'importance au roman *Jean Rivard* dans son étude? Il refuse, en effet, d'y voir une quelconque allusion autobiographique. Il n'en examine pas non plus les options idéologiques. Pourtant il connaît bien les diverses interprétations du roman puisqu'il les résume dans son chapitre sur la fortune de l'œuvre. Aucun autre écrit du XIX^e siècle ne me paraît mieux exposer un système de pensée que *Jean Rivard*. Dans quelle mesure cette synthèse est-elle originale? Dans quelle mesure n'est-elle qu'une nouvelle organisation d'une

pensée largement répandue? Voilà des questions qui auraient réellement situé Gérin-Lajoie comme homme de lettres.

Le discours historiographique dans *Dix ans au Canada* ne paraît guère plus signifiant à René Dionne: « De fait, l'ouvrage de Gérin-Lajoie est fondamentalement une suite de documents extrêmement importants, qu'un esprit lucide et fin a judicieusement choisis et reliés entre eux de façon à laisser se dérouler devant les yeux du lecteur-spectateur l'avènement du gouvernement responsable en Canada. » Donc rien qui s'inscrit dans un système de pensée ni dans une vision du monde.

En somme, on aurait voulu aseptiser Gérin-Lajoie, lui enlever tout parti pris, tout préjugé, qu'on n'aurait pas mieux réussi. Aussi les lecteurs de René Dionne garderont-ils de Gérin-Lajoie beaucoup plus une image de parfait fonctionnaire que d'homme de lettres. D'ailleurs ce qualificatif qui accompagne presque toujours le nom de l'écrivain tout au long de l'étude finit par devenir équivoque. On se demande si être homme de lettres pouvait avoir une signification quelconque au siècle dernier. En ne privilégiant ni l'œuvre littéraire, ni la correspondance avec d'autres écrivains, ni l'appartenance à des cercles littéraires, ni la participation aux débats intellectuels du temps, René Dionne a peut-être voulu insister sur l'idéal qu'il prêtait à son auteur: « Devenu rédacteur à *La Minerve*, Gérin-Lajoie essaiera bien de garder la neutralité rêvée par l'homme de lettres. » (176) Si le statut d'homme de lettres consistait à ne pas prendre parti, René Dionne a bien réussi son étude. Une étude impressionnante par sa documentation et son exhaustivité, mais timide dans son interprétation.

Maurice LEMIRE

Dictionnaire des œuvres,
Université Laval.

John HARE, *Anthologie de la poésie québécoise du XIX^e siècle (1790-1890)*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 410p.

Dans cette anthologie, le professeur John Hare a retenu un choix des textes de quarante-deux poètes du XIX^e siècle québécois. Il fait commencer son livre avec Joseph Quesnel, qu'il salue comme le premier poète ayant produit une œuvre de qualité après la Conquête. Il s'arrête, en principe, en 1890, alors que l'école littéraire de Montréal va révolutionner la poésie traditionnelle. Cependant, plusieurs textes débordent cette période, comme certains poèmes tirés de recueils de Pamphile Lemay ou de William Chapman, par exemple.

Le professeur Hare, chercheur de notre XIX^e siècle, a voulu livrer à ses contemporains, en faisant ce livre, une sorte de tableau d'ensemble d'un long siècle poétique. Il distingue ainsi trois grandes périodes ou trois générations de poètes. La première génération, sortie surtout de ces collègues classiques fondés avant 1840, écrit dans les journaux d'époque. François-Xavier Garneau, qui « défroquera » la poésie pour l'histoire, reste le poète marquant de cette génération à cause de sa thématique de l'exil et de sa préoccupation nationale. Il nous semble que l'on a injustement, à cette époque et plus tard surtout, oublié Pierre Petitclair qui domine la production souvent didactique de la période, par son « intimisme » et sa fidélité à traduire une désespérance contemporaine.

Nos poètes de la deuxième génération (1840-1860), comme ceux de la précédente, ont du mal à se faire publier. Quatre recueils seulement paraîtront alors; les autres textes sont connus surtout par la centaine de journaux ou revues de la période. Déjà, la production dans son ensemble est plus consistante et de plus nombreux noms doivent être retenus. Pourtant, il est parfois difficile de départager les poètes de cette période d'avec ceux qui composent celle des trente années suivantes. Ainsi Crémazie publie en partie avant 1860, en partie après. Fréchette, placé dans la deuxième période, produit son œuvre éditée pendant la troisième. On ne saura presque rien d'Alfred Garneau, un poète personnaliste majeur, avant que ne paraissent ses *Poésies* posthumes en 1906.